

Edmond et Jules de GONCOURT

JOURNAL DES GONCOURT

Tome II : 1858-1860

Édition critique publiée sous la direction de
Jean-Louis CABANÈS

Texte établi par
Christiane et Jean-Louis CABANÈS

Notes et notices par une équipe
sous la direction de Jean-Louis CABANÈS



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Les années 1858-1860 sont des années capitales dans la carrière littéraire des Goncourt. Les deux frères qui, au miroir de leur *Journal*, se louent ou s'inquiètent de leurs succès et de leurs insuccès, ne manquent pas de le signaler : « Les réclames partent de tous côtés sur nos *Portraits intimes*. Nous voyons que nous approchons de la dixième année, qui est le surnumérariat littéraire. » (17 mars 1858) Surnuméraires ? On songe à ces employés non titulaires qui, tout en travaillant, reçoivent au mieux – car on ne les paie pas toujours – des émoluments dérisoires. Et l'on se souvient de cette remarque de Balzac dans *Les Employés* : « [...] le surnumérariat est, pour l'Administration, ce que le noviciat est dans les Ordres religieux, une épreuve¹. » Voici les Goncourt en fin de noviciat, les voici, à partir de la publicité que l'on fait à leurs livres d'histoire, sur le point de se reconnaître comme des membres titulaires de la société des hommes de lettres. Les voici surtout se retournant sur leur carrière en un geste significatif. Dix ans ? Ils seraient donc entrés en littérature en 1848 ? L'écriture diariste pose les jalons d'une biographie littéraire. Elle isole des dates clés, découpe des périodes, réinterprète le passé en signalant les points de départ. Les deux frères sont les historiens, les autobiographes – ou peut-être les romanciers – de leur carrière.

1848 serait donc le commencement. Comptent moins ici le politique (la II^e République, les journées de février et de juin) que ces deux événements : la mort de la mère, le 5 septembre, et l'abandon, par Edmond, de son poste d'employé à la Caisse du Trésor, en novembre. Le premier événement explique le second. Orphelins, les Goncourt sont libres de se choisir ou de choisir leur mode de vie. « J'ai des goûts de littérature, de dessin qui ont toujours rempli les années pendant lesquelles je n'avais pas d'occupation commandée [...]»², déclare l'aîné, dans une lettre à Léonidas Labille (novembre 1848), où il affirme son désir de mener désormais, en toute liberté, une vie d'artiste. 1848 est donc bien le point

¹ H. de Balzac, *Les Employés, La Comédie humaine*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade, 1977, t. VII, p. 948.

² Edmond et Jules de Goncourt, *Correspondance générale (1843-1862)*, t. I., édition établie, présentée et annotée par Pierre-Jean Dufief, Champion, 2004, p. 66.

de départ, on y rompt avec toute velléité d'intégration sociale par le truchement d'un « métier », on prétend se satisfaire de ses rentes en ne cherchant pas à être « utile », en ne finalisant pas sa vie par l'accroissement du patrimoine familial ; à l'inverse, on décide de vivre en opposition avec le reste des hommes, en esthétisant son existence. On avalise ainsi le grand mythe d'un art autonome, mythe auquel les Goncourt souscriront toute leur vie.

1858 serait un autre commencement, non seulement parce que les *Portraits intimes* attirent l'attention de la presse, mais encore et surtout parce que les Goncourt connaissent leur premier succès véritable, cette année-là, avec la publication, chez Firmin-Didot, de l'*Histoire de Marie-Antoinette*. Laissons ici les démêlés avec l'éditeur, racontés plaisamment dans le *Journal*. Ils illustrent un refus et un choix : on ne se laisse pas dicter son style, car celui-ci est d'abord affirmation de soi. Publier ce n'est pas collaborer. L'auteur est prévalent ; par essence, par définition, il est sa propre autorité stylistique. Les deux frères, en ce domaine, sont proches de Baudelaire, ils sont attentifs, comme lui, à la qualité de la typographie, sensibles au respect absolu de la lettre du manuscrit. Accepter le point de vue de l'éditeur reviendrait à légitimer celui du public. Or, les Goncourt se veulent d'abord eux-mêmes. La lettre du texte n'est donc pas négociable. On retiendra surtout que la première édition de cette biographie historique fut épuisée en novembre 1858, et qu'une seconde édition parut en février 1859 avec des documents inédits. Barbey, qui avait été sévère avec l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*, et qui s'était montré plus cruel encore pour les *Portraits intimes*, louait les deux frères d'avoir écrit cette biographie historique avec la gravité qu'elle requérait. *Le Réveil*, par le truchement de Marie Escudier, sollicitait la collaboration des Goncourt¹. Une traduction en allemand était envisagée. La lettre de Jules à Léonidas Labille du 18 décembre 1858² sonnait, en ce contexte, comme un bulletin de victoire, d'autant qu'à cette date les deux frères avaient commencé à publier en feuilleton, dans *La Presse*, *Les Hommes de lettres*. Certes, cette publication fut interrompue en avril 1859 à cause des pressions exercées par Gaiffe qui se reconnaissait en l'un des personnages, Florissac. Mais, on le voit, 1858 pouvait effectivement apparaître comme une année climatérique : une biographie historique reconnue, la rédaction d'un roman qui rompait en partie avec la littérature fantaisiste et qui marquait l'éloignement définitif des deux frères de la bohème et du petit journal, tout cela

¹ Voir lettre de Marie Escudier, 5 juin 1858 in Ed. et J. de Goncourt, *Correspondance générale*, t. I, éd. cit., p. 408.

² *Correspondance générale*, t. I, éd. cit., pp. 427-428.

faisait date dans une existence. La sainte littérature s'écrivait désormais contre le journalisme, tout au moins en apparence.

1860 serait-elle une autre année-phare ? On peut, en effet, l'affirmer, si l'on considère, une fois encore, la carrière des deux frères. Si la publication en feuilleton des *Hommes de lettres* avait été interrompue, en novembre 1859, un nouveau contretemps survint : Michel Lévy refusa d'éditer cet ouvrage. Il fallut attendre le 24 janvier 1860 pour qu'il paraisse chez Dentu. Une longue gestation – le refus sans cesse opposé par les directeurs de théâtre avait conduit à transformer un drame en roman –, une publication difficile et différée, des comptes rendus peu favorables, force est de constater que la venue au monde et la réception d'un livre, qui racontait l'histoire d'un écrivain bafoué par sa femme et crucifié par ses ex-confrères journalistes, semblaient accréditer le contenu de la fiction. Les deux frères pouvaient penser qu'ils revivaient la Passion du héros des *Hommes de lettres* en lisant les éreintements d'un Jules Janin ou d'un Barbey. Ils reçurent, toutefois, un appui qu'ils n'attendaient probablement pas, celui de George Sand. Elle leur écrivit une lettre « chaude comme une poignée de main » (*Journal*, 4 mars 1860). Bien qu'ils ne fussent pas – on parodie Saint-Simon – « balayeurs » de la même « boutique » littéraire, elle leur reconnaissait cependant « un grand, un énorme talent ». N'oublions pas que Sand passait aux yeux de beaucoup pour le plus important romancier du siècle (Renan, par exemple, ne démordra jamais de cette opinion). Quant à Bouilhet, l'ami le plus proche de Flaubert, il envoya, lui aussi, aux Goncourt une lettre chaleureuse : « Peu d'œuvres ont produit, sur moi, une impression plus vive¹. » Les Goncourt, qui avaient connu le succès en 1858, le connaissaient encore en 1860, avec un nouvel ouvrage historique, *Les Maîtresses de Louis XV*, après qu'ils s'étaient affirmés dans le genre du roman, tout en gagnant, cette année-là, l'amitié de Flaubert qui leur avait rendu visite, pour la première fois, le 11 mai 1859. À tous égards, 1860 semble donc un nouveau tournant dans une existence, c'est l'entrée dans une sorte de champ jusqu'ici inaccessible, celui de l'élite littéraire, c'est la consécration, sous l'effet d'un circuit de reconnaissance, des grands romanciers du temps par eux-mêmes. De cela, bien évidemment, le *Journal* porte l'empreinte.

L'année 1859 mérite elle aussi l'attention. Les deux frères, en effet, publient chez Dentu le premier fascicule de *L'Art du XVIII^e siècle*, consacré aux Saint-Aubin. Mais dira-t-on, rien de nouveau apparemment. Les Goncourt n'ont-ils pas déjà écrit de courtes monographies sur les

¹ Louis Bouilhet, lettre du 9 mars 1860, in Ed. et J. de Goncourt, *Correspondance générale*, t. I, éd., cit., p. 476.